

Éloge au béton gris

Mathieu Frantz Isidore

Numéro 151, décembre 2016

Montréal est une ville de passages secrets

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85440ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Isidore, M. F. (2016). Éloge au béton gris. *Moebius*, (151), 153–156.

MATHIEU FRANTZ ISIDORE

Éloge au béton gris

J'habite rue Musset, je vis de poésie mais « *la vie est un sommeil, l'amour en est le rêve*¹ ». La nuit sous la lune lorsque les rues silencieuses encore humides reflètent la lumière des lampadaires, j'emprunte cette voie qui n'est peut-être que le bruissement du souffle dans ma cage thoracique. Je franchis cette patinoire d'ombre qui mène au vedettariat. Quand je suis pendant un instant le plus prisé des princes, mon charme se compte en étoiles absentes. Le soir, c'est Montréal qui brille. Elle est une métropole et ne partage pas sa gloire. C'est une diva de la diversité. L'Asiate en plein quartier maghrébin balbutie un créole haïtien maladroit à un Africain embarrassé, son ami colombien sourit car il a vécu ce genre de malaise plusieurs fois avec des Italiens qui lui parlaient dans leur joul particulier de leurs vacances à Cancún en disant qu'ils avaient beaucoup aimé la culture de son pays. Il en est de même pour cet Irlandais d'origine russe que l'on prend pour un Français parce qu'ayant appris la langue en France, il est affligé de l'accent de l'Hexagone. Moi, j'aimerais maîtriser l'espagnol dans le but de passer un jour pour un Cubain.

Montréal, sous les projecteurs de la Place-Ville-Marie, n'a pas peur des tapis rouges. Au milieu des stars du catholicisme, on se perd parfois dans des histoires rocambolesques où un itinérant fait la cour à une avocate, près de l'église Saint-Michel-Archange angle Saint-Viateur et Saint-Urbain.

L'été, le clapotis des passants ruisselant des rues susurre aux poètes quarante vers d'Octave Crémazie,

encore congestionné de l'hiver passé déjà futur où la ville hiberne. L'hiver comme un monstre laid nous évoque Maurice Duplessis. La période estivale est le temps du festival de la Belle Chasse. Les jupes courtes lancent le cri non verbal de la femelle. Laissant notre fragrance sur les écorces afin de marquer notre territoire, nous partons à la conquête de lèvres roses emmitouffées dans des monts de Vénus hirsutes de l'hiver à peine achevé.

Je vogue parfois parmi les érables de la ville comptant chacun de mes pas comme les précieux écus de Séraphin. Je fais un bilan de ma marche. Je me suis retrouvé car, je ne l'avais pas dit, je m'étais perdu, seule façon pour moi d'aller là où je ne souhaitais pas me rendre. Mes tensions d'homme indécis cherchant l'Inde ici comme Cartier l'avait fait avant moi – rien de nouveau sous le soleil – m'ont poussé à la révolte. Comme les Patriotes autrefois, je marche en me moquant de l'eau. Rimer contre l'avancement, les affaires et les carrières pour revenir à mes quartiers de français, de famille et de religion. Défendre la langue par mes pieds en de longs vers bancals de chats aux pattes botes. Toutefois, je n'ai d'endurant que la passion à laquelle je carbure, immobile comme la tête à Papineau confirmant le lien évident qui existe entre Mat et Riel. Je construis en profondeur quand je m'enfonce sous les pas de l'Homme. Quand je me passe de ce train de vie aliéné qui fait du citadin une prostituée. De Joseph, le père délégué, à Catherine, la sainte de la débauche, on semble tous hériter de fables qu'on ne mérite pas.

J'aimerais qu'un jour on me crucifie sur la croix du mont Royal. Pour exulter de ma montréalité, mon sang gris exsudant de ma peau comme l'hématidrose de la métropole. Les battements de cœur qui n'arrêtent jamais, le souffle court venant de Lanaudière. Je suis un Montréalais pure laine. Mes parents viennent d'Haïti mais je suis né à Montréal et j'habite près du métro Saint-Michel. Je connais les trajets du transport en commun par cœur et je sais comment me rendre un peu partout dans la ville. Je connais les raccourcis du piéton expérimenté et je ne laisse jamais passer une auto devant moi à une intersection où il y a un arrêt, à moins que ce ne soit dangereux pour ma

vie. Je suis bien plus montréalais que québécois mais ce n'est pas faute d'intégration. Je m'appelle Mathieu, nom par excellence du jeune Québécois, je sais parler joulai si nécessaire et j'aime les expressions québécoises. Je connais mon histoire du Québec et la valorise mais je suis tout de même le paradoxe immigrant de l'univers Montréal. J'écoutais un documentaire sur *La guerre des tuques* avec un ami *de souche* qui vient de Mirabel – l'équivalent pour moi des *Belles histoires des pays d'en-haut* – et mon ami m'a confié qu'il n'avait jamais vu ce film emblématique. Alors que je le jugeais sévèrement et que Sophie Tremblay disait dans le documentaire à quel point il est inacceptable pour tout vrai Québécois de ne pas avoir vu *La guerre des tuques*, je me suis rappelé m'être déjà trouvé dans un café rue Beaubien avec deux Québécois, et des trois j'étais le seul à ne jamais être allé en Haïti.

Sous la peau de la ville se terrent des personnages illustres issus de ces histoires méconnues car trop populaires. Comme celle de Loïc-Henri De Castelnau Beaudry, ce petit garçon du quartier Outremont qui fut sauvé in extremis par son chien Nudrev – c'est comme ça que les enfants de riches appellent leur chien selon l'humeur du ciel au moment de l'acquisition. Loïc-Hen... LHDCB fut condamné par son enseignante acadienne à se rendre à Lanoraie en chasse-galerie pour rapailler des bonhommes verts dans un champ de Mars. Le voilà parti pour une aventure au-dessus des côtes enneigées de la Belle Province. Il y a aussi l'histoire de Jean-Marie Laurier Viau qui, à la veille de sa retraite, décida de s'acheter une grosse Cadillac coupé DeVille 1973 mauve pour se lancer dans le proxénétisme. Il fait certainement partie du patrimoine québécois et est considéré comme l'un des acteurs les plus aimés de l'histoire du Québec un peu comme le rat dans *La ligne verte*. Sa mort, toutefois, fut moins tragique car il mourut paisiblement dans son lit d'une crise cardiaque à la vue du plafond qui s'abattait sur lui. Le toit avait cédé sous le poids de la neige durant cet hiver de l'année 2008. Quand bien même le Québec serait une sculpture de glace, la Place-des-Arts à Montréal car Montréal est le cœur du Québec. Là où le plus de cœurs battent au même rythme se trouve la centrale eidétique de notre province.

Chaque rue où j'ai vécu et dont je garde des souvenirs marquants est devenue comme un membre de ma famille ou de mon clan. La ville est ma cour, mon lotissement. J'arpente ses moindres recoins et j'aimerais en découvrir encore plus et entrer dans les réalités de ceux qui font de Montréal cet univers parallèle où tous sont étrangers et parents en même temps. Je me souviens encore des nuits sur les genoux de l'arrière-grand-père de la ministre de la Culture et des Communications et ministre responsable de la Protection et de la Promotion de la langue française² – je l'ai dit sans respirer et je reprends mon souffle –, nuits où je flânais dans les ténèbres de mon adolescence citadine, dans un entre-deux entre la délinquance et l'art.

Au milieu du parc Joseph-François-Perrault ou dans les rues adjacentes, il marche en compagnie mais quand même seul, car il est dans cette dimension qu'on ne découvre qu'après la fermentation d'une ville au cœur d'un être. Lorsque cette ville s'illumine des lueurs de tous ses habitants, elle devient elle-même un personnage à part entière. Il est un lieu que tous connaissent à Montréal sans y porter attention, et c'est nous autres les Montréalais de cœur. Le passage le plus secret de Montréal est celui qui mène de la ville au cœur et vice-versa.

1. Alfred de Musset

2. Rue L.-O.-David